



La paix-miracle (1653-1660)

Léo-Paul Desrosiers

Number 24, 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079947ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079947ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrosiers, L.-P. (1959). La paix-miracle (1653-1660). *Les Cahiers des Dix*, (24), 85–112. <https://doi.org/10.7202/1079947ar>

La paix-miracle (1653-1660)

Par LÉO-PAUL DESROSIERS,
de l'Académie canadienne-française.

De 1647 à 1653, l'Iroquoisie fournit un effort de guerre énorme. Elle disperse ou anéantit non seulement les Hurons, les Neutres, mais encore des groupes importants de race algonquine : les Nipissings, les Iroquets, les Outaouais, les habitants de l'île des Allumettes et de l'Outaouais inférieur. Ses guerriers conduisent des expéditions dans l'ancienne Huronie, l'île des Chrétiens, la grande île Manitouline, les territoires au nord du lac Huron, pour empêcher les survivants de se fixer et de créer des centres hostiles.

Au printemps 1653, des partis d'Agniers sont en maraude sur le fleuve, massacrant, tuant des Hurons, des Algonquins, des Français, interrompant les communications. C'est le poste des Trois-Rivières qui est le plus dangereusement menacé. D'après bien des rumeurs, il subira cet été une attaque à fond. Le père Le Mercier est profondément inquiet; sous son impulsion, celle du gouverneur, les habitants achèvent les fortifications. Les escarmouches se succèdent dans la région. D'autre part, la situation paraissait tellement désespérée, le sort des prisonniers de guerre était si atroce que vers la mi-avril, seize personnes avaient quitté la place. Sur ce nombre, il y avait trois soldats. Il se découvrira de même trois fuyards à Québec. Ces gens veulent atteindre Percé où viennent chaque année des navires de pêche français.

Maisonneuve n'est pas revenu de France. Dans le moment même, il est en route avec sa recrue. Aussi Ville-Marie se garde avec un soin extrême. Le 26 juin, un parti redoutable de soixante Onnontagués se présente sans dissimuler ses mouvements. A portée de la voix, il demande des sauf-conduits pour quelques-uns des leurs qui veulent entrer dans le poste à titre d'ambassadeurs. Ils désirent savoir « si les Français auraient le coeur disposé à la paix »⁽¹⁾ Autant

(1) *Relation*, 1653, p. 4.

demander à un condamné à mort s'il veut un sursis. Hardiment, de bon coeur, ils se mettent sans armes à la merci de la garnison qui éprouve un moment la tentation de les mettre sous verrou. Puis ils exposent nettement leurs pensées : ils sont ici pour négocier la paix avec la Nouvelle-France. Les Français doivent les distinguer des Agniers qui manquent à leurs paroles, « qui recuisent leur fiel et l'amertume de leur coeur au milieu de leur poitrine quand leur langue profère quelques bonnes paroles . . . »⁽²⁾ Ces propositions sont si belles qu'elles ne rencontrent aucune créance au début. Après les protestations réitérées de bonne foi, la joie se fait jour. Des réjouissances publiques ont lieu.

Tel est le début de négociations importantes. Charles Le Moyne a servi d'interprète et il ne s'y est pas trompé. Ces délégués vont passer au retour par la bourgade des Onneyouts. Ils ont déjà gagné ou ils gagneront à leur projet, ces Onneyouts eux-mêmes, les Goyogouins et les Tsonnontouans, de sorte que les quatre tribus iroquoises de l'ouest, les « Sinèkes », sortent du conflit actuel et enverront une délégation à Québec. Elles sont très mal disposées envers les Agniers qui continuent la guerre et elles les trahissent ouvertement. Ainsi les députés onneyouts arriveront à Ville-Marie le 31 juillet avec « un grand collier de porcelaine » qui témoignait que toute leur nation voulait s'engager dans le traité de paix. Et, par eux, la Nouvelle-France apprend « que six cents Iroquois Agniers étaient partis de leur pays à dessein d'enlever le Bourg des Français, bâti aux Trois-Rivières ».⁽³⁾ Leur stratégie est d'envoyer en même temps deux petits partis, l'un à Ville-Marie, l'autre à Québec, pour empêcher ces deux postes d'expédier du secours au troisième. Aussi des Hurons peuvent tuer à Montréal un Agnier et en capturer cinq. Parmi ces derniers, il y a un grand chef. Le détachement se composait de dix-sept guerriers. L'interrogatoire révèle que les Onnontagués et les Onneyouts désirent sincèrement la paix, et que six cents Agniers ont quitté leur pays depuis un mois pour faire le siège des Trois-Rivières. A Québec, l'avertissement viendra trop tard; le père Poncet et Franchetot seront faits prisonniers. Mais, bien avertis de l'attaque, les habitants des Trois-Rivières sauront se défendre.

Le 30 août 1653, quatre ambassadeurs onnontagués, les Agniers

(2) *Relation*, 1653, p. 19.

(3) *Relation*, 1653, p. 4.

saisis à Montréal, descendent en canot à Québec sous la conduite de guerriers hurons; ils sont interceptés aux Trois-Rivières par les embarcations de l'armée qui a fait le siège des Trois-Rivières, qui l'a manqué, qui a fait ensuite toutes les dévastations possibles autour de la place, pour entamer timidement, à la fin, des négociations de paix. Ces gens vont-ils mettre à mort les Onnontagués qui les ont trahis? Non, la défaite leur a inspiré d'autres idées. Le grand chef agnier se consulte avec les chefs de l'armée; tous se rallient à un projet de négociations. Teharihogen, le commandant suprême, se mue en négociateur. Avec quatre ou cinq compagnons, les délégués onnontagués, il entrera le soir même dans le fortin dont il n'a pu s'emparer. En attendant le traité de paix, la trêve conclue le jour même sera de quarante jours. Six ou sept Iroquois demeureront en Nouvelle-France à titre d'otages. Le père Poncet sera remis.

Les quatre Onnontagués continuent immédiatement leur route vers Québec. Dûment accrédités par leur tribu, ils présentent leurs « colliers » aux Français, le 4 septembre, à l'île d'Orléans, dans la bourgade huronne où se sont réfugiés environ six cents fugitifs qui ont échappé aux massacres. Le gouverneur et d'autres notables sont présents. En leur langage imagé, les Onnontagués demandent une paix complète. M. de Lauzon leur répondra le 7 septembre pour accepter les diverses propositions. « Ces contrats passés », ajoutent les *Relations*, « tout le monde s'en réjouit. Ces ambassadeurs, ou ces délégués pour la paix, emportèrent leurs capots, leurs couvertures, leurs chaudières, et autres semblables denrées, en quoi, à mon avis, consistaient leurs présents. Ils promirent que dans quelque temps ils rapporteraient des nouvelles de joie universelle de toute leur nation ». ⁽⁴⁾ Dans le même temps, les Jésuites ont reçu l'offre de construire une résidence sur la rive sud-est du lac Ontario pour commencer une mission iroquoise; et aussi « il serait facile de faire quelque petit réduit pour avoir le commerce libre, et pour se rendre maître de ce grand lac . . . » ⁽⁵⁾ Voici le premier embryon du dessein qui conduira à la construction du fort Frontenac. Aussitôt Français et Jésuites sentent s'ouvrir devant eux la possibilité d'une grande tâche.

Une première ambassade des Agniers s'organise tout de suite après l'échec du siège des Trois-Rivières. Elle aura pour chef un

(4) *Relation*, 1653, p. 20.

(5) *Relation*, 1653, pp. 29, 30.

capitaine de guerre, Andiouara. Elle se rendra à Québec dans le même temps que les Onnontagués. Malgré les combats récents, elle rivalisera avec l'autre d'amabilités et de propositions amicales. Elle aussi demandera la construction d'une habitation française au pays des Agniers, les visites de quelques Français, une paix complète, les terrains de chasse communs, la présence d'otages dans les deux pays pour assurer la paix. Le gouverneur accepte ces offres avec une pointe de menace contre la perfidie des Agniers. Improvisée sur le champ de bataille, cette politique n'est pas sanctionnée par la tribu. Aussi une délégation officielle, dûment accréditée, viendra à Québec le 4 novembre. Elle se composera de seize personnes et présentera ses colliers, au nombre de 16, le 6 novembre. Et le 9, les Français répondront avec vingt-trois présents. Les Jésuites, les Hospitalières offriront à tour de rôle un banquet à leur mode.

C'est alors que la Nouvelle-France se tient devant la paix inattendue, la paix imprévisible, la paix-miracle qui succède à cinq ou six ans de combats acharnés. Prompte comme un trait de foudre, sans explications, elle enchante tous les esprits. La Huronie une fois détruite, l'Iroquoisie semble soudain s'ouvrir tout entière à l'évangélisation et à l'influence de la France. C'est un enthousiasme commun, mais qui se manifeste surtout dans le monde religieux, chez les Jésuites et les religieuses.

La réalité était beaucoup plus compliquée. Tout d'abord, une lézarde profonde était apparue dans la Confédération iroquoise. Les quatre tribus de l'Ouest connues sous le nom commun de « Sinèkes », devaient traverser le pays des Agniers pour se rendre à Orange, aujourd'hui Albany, où elles échangeaient leurs pelleteries contre des marchandises. Enorgueillis par leurs victoires militaires, ou poussés par leurs besoins de fourrures, ces derniers exigeaient des péages élevés, tout comme autrefois les Algonquins de l'Île en exigeaient des Hurons. Incapables d'obtenir un rabais ou le passage gratuit, les « Sinèkes », et surtout les Onnontagués, sont fermement résolus à conclure la paix avec la Nouvelle-France, et à créer entre la capitale, Onnontaé, dans la région sud-est du lac Ontario, et Ville-Marie, un courant commercial qui ne sera pas entravé par des extorsions. D'autre part, les canots chargés de pelleteries peuvent se rendre d'une place à l'autre, sans portages, ou presque, dans la descente, tandis que d'Onnontaé à Orange, le transport se fait à dos d'hommes sur la piste de l'Iroquoisie. Naturellement, les Hollandais d'Orange et les

Agniers s'opposent à fond à cette initiative qui hantera pendant plusieurs années l'esprit des tribus iroquoises de l'ouest. Et c'est probablement pour suivre cette affaire de près que les Agniers se font soudainement très souples; pour la contrecarrer en sous-main, ils font montre d'être aussi amis des Français que les Onnontagués. Le fait de conclure une paix en même temps que les Onnontagués ne détruit pas l'opposition de fond qui existe sur ce point entre les tribus.

Un second mobile apparaît immédiatement après la venue de la seconde ambassade des Agniers, le 6 novembre. Guidé par les missionnaires, un contingent d'environ six cents Hurons s'était réfugié à Québec après la défaite de leur nation. Par esprit chrétien, les Jésuites et les communautés religieuses les ont nourris, leur ont fourni des secours, puis des terres dans l'île d'Orléans où bientôt s'élève une *bourgade* qui aurait pu devenir un *second Sillery*, bien fortifié, bien défendu. Assez curieusement, les autorités civiles se désintéressent de cet établissement. Mais non pas les Agniers tout d'abord. Eux, ils découvrent très vite que les Français peuplant les trois fortins ne s'aventurent guère, sauf en groupes très importants, faciles à repérer et à éviter, sur le fleuve et dans la forêt. Hier, c'étaient les Algonquins qui leur fournissaient les éclaireurs et les petits partis de guerre; aujourd'hui, ce sont les Hurons. Des guerriers hurons rôdent maintenant autour des habitations françaises. Ils ont capturé des Agniers, ils étaient mêlés à la garnison des Trois-Rivières; ils repèrent loin les partis ennemis et révèlent leur présence aux Français. Alors, les Agniers veulent éliminer cette couverture protectrice des habitations françaises. Un autre motif les guide. Deux villages complets de Hurons se sont donnés corps et âme aux Tsonnontouans, se sont établis dans leur pays, ont augmenté grandement le nombre et l'influence de cette tribu dans les conseils de la Nation. Les autres tribus sont jalouses; les Agniers et les Onnontagués en particulier veulent maintenant mettre la main sur l'importante colonie huronne de Québec et l'assimiler. Ils vont manœuvrer et intriguer et guerroyer les uns contre les autres pour en venir à leurs fins. Auprès de qui? Des Français. Si ceux-ci, dont le nombre en Nouvelle-France est si restreint, comprenaient lucidement la situation, ils voudraient aussi énergiquement garder, conserver cette colonie huronne que ces deux tribus iroquoises veulent s'en emparer: ils trouvaient là des hommes de guerres adaptés au pays, et auxquels, ils n'avaient qu'à fournir, vendre parfois des armes, des munitions, des produits alimentaires,

tout en exerçant un peu de surveillance autour d'eux. Et même la résolution iroquoise de s'en emparer aurait dû les éclairer sur la nécessité pour eux de ne pas laisser aller ces alliés précieux. Car les Français sont maîtres de la destinée de cette colonie; en accordant ou en refusant leur protection, ils l'obligent à demeurer sur place ou à s'éloigner.

Mais la Nouvelle-France est d'une faiblesse extrême. Peut-elle accepter résolument la proposition commerciale et religieuse des « Si-nèkes » expliquée par les Onnontagués? Peut-elle et voudra-t-elle opposer une fin de non-recevoir aux Agniers et aux Onnontagués qui désirent incorporer la colonie huronne? Tout indique qu'elle ne saisit pas à fond les deux problèmes, qu'elle a un désir de paix qui prime toutes les autres considérations, qu'elle manque de la force nécessaire pour mener à bien une politique particulière.

Pourtant les événements se pressent. Le 18 novembre, alors que les ambassadeurs agniers sont encore aux Trois-Rivières, les chefs hurons apportent une révélation aux Jésuites. Le jour même où Teharihogen avait conclu la paix à Québec, il s'était glissé dans l'île d'Orléans « sur le minuit ». Il avait réveillé les sachems, leur avait demandé de tenir conseil avec eux. Il avait alors invité la colonie huronne à abandonner sa bourgade et à s'établir en groupe dans son pays. Toute la migration s'organiserait à l'insu des Français. Pressés par la circonstance, les Hurons acceptent les trois colliers à cet effet et donnent ainsi leur consentement. Disons tout de suite que cette colonie représente les restes d'une nation qui vient de subir une énorme défaite; qu'elle ne se sent pas de taille à lutter, même contre les Agniers seuls; que la reprise de la guerre n'évoque que des idées de désastres; que la protection des Français ne semble pas efficace; que déjà un grand nombre de Hurons sont assimilés en Iroquoise, et qu'ainsi, dans les derniers événements militaires, ceux-ci se sont battus contre des Hurons du Canada; que les familles sont souvent dispersées un peu partout et que leurs membres aspirent à se rejoindre au travers des frontières; que les Iroquois font espérer maintenant à ces gens une paix perpétuelle en leur pays; que d'un autre côté jouent les vieilles haines de races et le manque de foi dans les promesses des Iroquois. Voilà le secret des oscillations, des décisions et hésitations de cette tribu. Mais d'un autre côté, les Hurons feront à la fin ce que leur conseillera la politique de la Nouvelle-France, et c'est assez dire que le gouvernement était au fond le maître de leur

destinée, soit en les encadrant, en les armant, en leur assurant sa protection, soit en leur refusant ces choses.

Celui-ci, au lieu de prendre des positions nettes, entame envers les Agniers une politique louvoyante, une politique d'adresse et d'habileté, une politique dilatoire qui consiste à gagner du temps, à retarder la décision, à opposer les uns aux autres les Agniers et les Onnontagués, à envenimer leur conflit, à chercher une solution pacifique, et ainsi, naturellement, à prolonger du même coup la paix instable. Politique qui aurait ses difficultés particulières, ses dangers même, mais qui ne pouvait durer longtemps. Un jour, il faudrait en venir à l'action et si les tribus iroquoises étaient mécontentes de toutes ces tergiversations et des décisions finales, elles manifesteraient certainement leur insatisfaction à leur manière brutale. Il se produirait un choc en retour. Mais un autre facteur entrainait aussi en jeu; soit par habileté pure, soit par le désir d'un avenir meilleur, les Iroquois de toutes les tribus manifesteraient au début un désir de se renseigner sur le catholicisme et d'embrasser la foi qui susciterait en Nouvelle-France, surtout chez les ordres religieux, un véritable enthousiasme qui saisit par sa profondeur et son intensité. Tout n'était pas vain dans les déclarations iroquoises à cet effet, comme le prouveront bientôt, dans un avenir rapproché, les groupes de catholiques chez les Onnontagués, les Onneyouts, chez les Agniers même, et la future colonie iroquoise de l'île de Montréal. En cette même année 1653, un autre élément important vient de se révéler : les Outaouais, les Hurons refoulés jusqu'à la Baie Verte, au lac Michigan, organisent la première grande flottille de fourrures qui descendra en Nouvelle-France, l'année prochaine : or, la paix qui vient d'être conclue, ne protège aucunement ces peuplades de l'ouest, et tous les Iroquois sont libres de les attaquer à l'aller ou au retour, ce qui posait tout de suite une cause de conflits graves. C'est assez dire que la Nouvelle-France entrainait dans une période d'une complication extrême, d'une mobilité continuelle, à l'heure où ses quelques centaines d'habitants divisés en trois postes, n'inspiraient guère de respect à une Iroquoisie qui comptait 2,800 guerriers animés d'une humeur guerrière si farouche que la Confédération aurait déjà été réduite à rien si elle n'avait assimilé continuellement des prisonniers d'autres races et d'autres tribus. Tout en triomphant, elle faisait continuellement des pertes substantielles.

Le premier acte de Lauzon est un acte de faiblesse. La question

de la colonie huronne, il la discutera en conseil, publiquement, avec les Agniers; mais « quoique fassent les Hurons et les Algonquins, nous demeurerons toujours en paix avec eux »;⁽⁶⁾ il indiquait ainsi sa politique vacillante. Et, un mois plus tard, les Onnontagués entrent en scène. Sept de leurs ambassadeurs arrivent à Montréal en décembre, et malgré les efforts de Maisonneuve, poussent jusqu'à Québec, où ils arrivent le 20 janvier 1654. Le lendemain même, ils sont à l'île d'Orléans pour continuer des négociations déjà entamées avec la colonie huronne. Un plan était déjà ébauché. Prévoyant l'opposition des Français ou des Agniers, un fort parti d'Onnontagués viendrait quérir la colonie huronne au lac Saint-Pierre ou au-dessus de Montréal; aux Hurons récalcitrants, on dirait qu'il ne s'agit que de s'établir dans l'île de Montréal; le printemps serait le temps favorable à la migration. Divers conseils entre Français se tiennent à Québec; les Hurons y sont mêlés; on s'entend sur une politique à suivre envers les ambassadeurs qui négocient secrètement: on leur dira que le gouverneur est au courant de toute l'affaire, que les Hurons sont libres, qu'une migration pourra peut-être se faire, non pas dans deux ans, mais « lorsque la paix sera bien affermie »;⁽⁷⁾ expression générale qui permettrait d'entasser les délais et même de sortir le temps voulu d'une mauvaise affaire. Des négociations compliquées ont lieu en ce sens durant les jours suivants. Peu à peu, la construction d'une maison pour les missionnaires et les Français, en pays onnontagué, prend corps, et on relie à ce projet la migration future de la colonie huronne. C'est sur cette formule que Français, Hurons et Onnontagués vont travailler avec élan; il semble que c'est celle que tous les intéressés préfèrent; qu'elle offre les meilleures chances de succès; mais on ne prend pas assez garde que cette même colonie huronne s'est déjà promise aux Agniers qui la désirent avec non moins de force que les Onnontagués. Un reste de prudence anime toutefois le gouverneur qui précise que les Hurons ne peuvent être contraints et que les individus iront là où ils le veulent, soit chez les Agniers, soit chez les Tsonnontouans, ou bien demeurer en Nouvelle-France. Et ces paroles excitent la concurrence entre Agniers et Onnontagués.

Au printemps, des Onneyouts font prisonnier un chirurgien de Montréal. Une ambassade d'Onnontagués qui survient assure tout de

⁽⁶⁾ *Journal des Jésuites*, p. 192.

⁽⁷⁾ *Journal des Jésuites*, p. 195.

suite sa libération. L'immense flotte des fourrures se présente : des Tsonnontouans ont voulu l'intercepter, mais les Outaouais ont fait treize prisonniers qu'ils remettent maintenant. Ils n'ont qu'un désir : passer en paix, mais leur voeu ne sera pas comblé. Des lettres d'Orange affirment que les Agniers ont des dispositions pacifiques. Solennellement, les délégués onnontagués renouvellent la paix, demandent des missionnaires par trois présents, et révèlent un fait d'importance qui influera grandement sur leur politique des deux ou trois prochaines années : une guerre a éclaté entre les tribus iroquoises de l'ouest et les Eriés; elle est d'une gravité exceptionnelle et les Onnontagués éprouvent par moment une appréhension telle qu'ils désirent vivement la construction en leur pays d'un fortin français, défendu par des soldats français. Elle durera une couple d'années, et pendant ce temps, ces Iroquois demanderont des armes, des munitions et des armuriers à la France. De plus, après la défaite des Eriés, il semble bien que, immédiatement, ou un peu plus tard, les « Sinèkes » nettoient la péninsule du Michigan des tribus indiennes qui l'habitent et les rejettent de l'autre côté du lac Michigan, élargissant ainsi leurs terrains de chasse; l'un de leurs partis de guerre atteint la rive ouest, repoussera pour un temps dans l'intérieur, les Hurons, et désorganise à sa source, un peu plus tard, les grosses flottilles de traite. Au début, les documents français ne semblent pas attacher une importance extrême à cette action qui était si contraire aux intérêts de la France. Au printemps 1654, la guerre vient d'éclater, les Eriés ont détruit l'une des bourgades des Tsonnontouans, et massacré une arrière-garde de quatre-vingts guerriers, bien qu'ils n'aient que des arcs, quand leurs ennemis possèdent des arquebuses. Ce fait rapprochera intimement les Français et les « Sinèkes », rendra ceux-ci très souples, pour un temps, bien que plus tard, il leur soit dommageable.

Les Onnontagués qui apportent ces nouvelles se rendent à Québec, et, après plusieurs conseils, obtiennent que le père Simon Le Moine aille les visiter tout de suite, de même que les autres tribus, pour se rendre compte de la situation; si la paix est assez profonde, les Jésuites établiront des missions. Aussitôt, le père Le Moine se met en marche pour ce voyage qui le conduira dans la capitale iroquoise, sur la montagne, et dans les régions adjacentes, voyage dont il fera un récit si vivant, si pittoresque, que c'est toujours un plaisir que de le lire. Mais peu après, arrive à Québec une délégation d'Agniers conduite par le Bâtard Flamand. Ils connaissent maintenant le dé-

part du père Le Moine, les prétentions des Onnontagués sur la colonie huronne de l'île d'Orléans, et ils ne sont pas satisfaits. Cette fois, le Bâtard Flamand se contente de plaintes. Il faut entrer en Iroquoisie par le pays des Agniers où est la porte, et non pas par Onnontaté. Le gouverneur tente de les apaiser en leur disant qu'Ondessonk, — c'est le père Le Moine, — irait aussi chez eux.

Le 11 septembre, Ondessonk est de retour à Québec avec un rapport enthousiaste. De nombreux conseils ont eu lieu à Onnontaté, le temps semble mûr pour l'établissement d'une mission. Les « Sinèkes » paraissent tous favorables, mais aucun Agnier n'a paru dans les assemblées. La décision est donc prise de construire une résidence à Onnontaté, d'y conduire les Hurons, d'y stationner des missionnaires et des Français. Cependant, les autorités civiles demeurent un peu réticentes. Pourtant Zacharie Dupuis est nommé chef de l'expédition, un groupe choisi l'accompagnera, les Onnontagués viendront chercher laïcs et missionnaires au printemps. Le 24 décembre, tout est réglé. Marie de l'Incarnation parle des « capitainesses » qui « sont des femmes de qualité parmi les sauvages, qui ont voix délibérative dans les conseils . . . et même ce furent elles qui délèguèrent les premiers ambassadeurs pour traiter de la paix ».⁽⁸⁾ Les relations sont extrêmement amicales.

Mais les Agniers veillent. A la fin de septembre 1654, Ondessonk repart pour la capitale iroquoise avec les deux chefs onnontagués qui l'ont amené; d'autres canots montés par des Algonquins et des Hurons suivent le premier. A peu de distance de Montréal, ces gens rencontrent un parti d'Agniers conduit par le Bâtard Flamand qui s'approche amicalement d'abord, puis ouvre une fusillade. Il tue des Hurons, en capture d'autres, tue un capitaine onnontagué, lie Ondessonk et le jette au fond d'un canot. L'Onnontagué survivant ne se laisse pas intimider. Il proteste avec véhémence, obtient la libération du missionnaire, menace les Agniers de la colère des tribus supérieures. Il y met une telle intrépidité, une telle assurance que les ennemis abandonnent le terrain. Bientôt, il atteint Montréal avec les survivants où il trouve d'autres ambassadeurs des « Sinèkes ». Et ils parlèrent de la vengeance qu'ils voulaient tirer des Agniers. Toutefois Ondessonk ne poursuivra pas son voyage et reviendra à Québec.

Pourquoi cette intervention brutale des Agniers ? Ils ne veulent

(8) *Lettres de Mère Marie de l'Incarnation*, II, 68.

pas que la colonie huronne parte, tout entière, pour Onnontaé, ils ne veulent pas que les "Sinèkes" échappent à leurs extorsions en nouant des relations commerciales avec la France. Ils feront valoir leurs prétentions, même par les armes. L'acte qui vient de se poser est le début de ce que l'on peut appeler la guerre des Agniers. Elle est encore assez obscure. Le 12 novembre, le gouverneur ordonne aux Français d'être sur leurs gardes. Le 28 novembre, Pierre Delaunay est tué à Québec. Le 23, un combat a certainement lieu aux Trois-Rivières; Jean Langueteau, un officier de trente-quatre ans, a été tué; le lendemain meurt Louis Lebêcheur; le soldat Laroche et Mathieu Labat expireront. Un nommé La Perle a aussi été capturé. Le 12 octobre, Yves Batar avait été massacré à Montréal. Maisonneuve fonde la milice pour la protection des travailleurs. Dollier de Casson nous raconte aussi les combats héroï-comiques ou un grand chef agnier, La Barrique, est blessé et capturé, où l'un de ses frères conduit des escarmouches mais entreprend des négociations de paix qui conduiront à sa libération.

Au printemps, se produit la fameuse affaire de l'île aux Oies. Jean Moyen et sa femme, quatre serviteurs de M. Denis, un nommé Macard sont massacrés; les deux soeurs Moyen, âgées de six et de quatorze ans, qui deviendront si célèbres par le roman, sont capturés. A Ville-Marie, c'est Julien Dubignon qui succombe le 31 mai 1655. De leur côté, des Algonquins luttent avec énergie, se saisissent de cinq prisonniers agniers qu'ils brûleront. Les Hurons se battent aussi comme des diables, et perdent plusieurs combattants. Autour de Sillery, les ennemis tuent le frère Liégeois le 29 mai. La vie économique est suspendue, les semailles arrêtées.

Seuls, avec leurs huit cents guerriers, les Agniers sont presque de taille à vaincre la Nouvelle-France au moment où les "Sinèkes" déploient toutes leurs forces contre les Eriés. Le court et vif conflit se termina à Ville-Marie où, par adresse, Maisonneuve et Charles Le Moyne réussirent à saisir deux nouveaux Agniers qui viendront tenir compagnie à La Barrique. Ils capturent ensuite un autre chef célèbre, La Plume. Un autre chef survient, La Grand'Armée; celui-ci entend raison, les négociations de paix s'amorcent et bientôt les ennemis ramènent sur la grève les deux enfants Moyen, les deux enfants Macard, MM. de Saint-Michel, Trottier, La Perle et quelques autres. Les Français remettent leurs captifs. Une paix se bâcle, mais entre Français et Agniers seulement, « et non avec les Hurons et les Algonquins »; la

tribu iroquoise ne paraîtrait pas en armes contre eux en aval des Trois-Rivières, mais pourrait les massacrer en amont. C'était abandonner et sacrifier des alliés précieux.

Cette guerre rend plus difficile un accord cordial entre Nouvelle-France et Agniers, mais elle favorise l'entente entre « Sinèkes », et surtout entre Onnontagués et Français. Ondessonk se rend chez les Agniers. Le 18 septembre 1655, un grand conseil se tient devant lui. Des présents s'échangent. Une certaine harmonie semble régner. Le missionnaire se rend aussi chez les Hollandais. Les uns et les autres font assaut de beaux gestes diplomatiques. Le coeur n'y est pas. Le retour est pénible. En route, on apprend que les Algonquins du Canada ont déjà capturé trois Agniers et l'escorte prend des précautions extrêmes. Le voyage a duré trois mois.

Pendant son absence, le projet que les Agniers veulent empêcher prend définitivement corps à Québec. Dix-huit Onnontagués sont arrivés entre le 20 et le 25 août. Un grand conseil a lieu à Québec le 12 septembre. Ces délégués prennent bien soin de faire la paix avec les Hurons, les Algonquins comme avec les Français. Ils disent, en parlant des Agniers : « Nous lui ôterons la hache d'armes de la main; nous réprimerons sa fureur, car il faut que la Paix règne partout en ce pays ».⁽⁹⁾ Alors, les uns et les autres mettent la dernière main au projet d'une résidence française fortifiée à Onnontaé. L'emplacement est choisi. Les Jésuites posséderont une seigneurie en Iroquoisie. Les quatre tribus supérieures sont favorables à ce dessein. Elles demandent des munitions et des armes contre leurs ennemis. On constate bien à travers les documents que les autorités françaises hésitent, ne sont pas renseignées à fond, n'ont pas pénétré la psychologie des Iroquois, saisissent mal la réalité; chacun a des opinions personnelles. L'acte que l'on va poser est un coup de dés. Il aurait fallu un esprit plus aigu que celui du gouverneur, plus pénétrant, pour bien jauger la situation. Les missionnaires sont enthousiastes, et, d'un autre côté, les Français se disent que ne pas donner satisfaction aux « Sinèkes », c'est peut-être briser la paix avec eux. On s'efforce d'inaugurer une grande politique d'amitié avec ces peuples. Les pères Chaumonot et Dablon accompagnent tout de suite les ambassadeurs qui retournent en leur pays et partent le 19 septembre 1655. D'autres conseils et cérémonies les attendent à Onnontaé. La plus grande amitié semble régner. Et ici,

⁽⁹⁾ *Relation*, 1656, p. 6.

il faut noter que les missionnaires proclament que les Iroquois supérieurs devraient faire la paix avec les Outaouais « s'ils voulaient que la paix fut universelle ».⁽¹⁰⁾ Cette simple notation indique assez que les Français sont au courant des combats livrés au lac Michigan et ailleurs contre les organisateurs des flottilles de fourrures et tentent timidement de les protéger. L'endroit choisi pour la résidence française est à douze milles de la capitale iroquoise, au centre du pays des « Sinèkes », que les missionnaires décrivent avec enthousiasme; ils sont probablement les premiers blancs à mentionner les sources de pétrole brut de la région des Tsonnontouans. Le travail d'évangélisation s'amorce vraiment durant l'hiver. Les Jésuites étudient attentivement ces Iroquois, leur pays, leurs cérémonies, leurs moeurs, leurs coutumes, leur langue. Des conversions se produisent tout de suite, les Hurons prisonniers forment déjà une première église. Des relations s'établissent avec les Goyogouins, les Tsonnontouans. Chacun va conclure sa paix avec les missionnaires durant l'hiver 1655-1656. Des Tsonnontouans sont même venus à Québec vers la mi-octobre 1655 pour conclure leur paix avec les Français. Le 30 mars 1656, les missionnaires sont de retour, pleins d'enthousiasme, et pressent le projet d'une habitation française, qui offre d'immenses espérances. Mais au retour, ils apprennent que la jalousie et l'opposition des Agniers se sont portées à de nouvelles extrémités.

L'un des ambassadeurs tsonnontouans venu en octobre était demeuré en Nouvelle-France. Les deux autres partent pour leur pays avec de bonnes nouvelles. On devait retrouver le cadavre de l'un d'eux à trois ou quatre lieues au-dessus de Montréal « tout couvert de plaies et de sang ». Le soupçon se porte tout de suite sur les Agniers « qui, jaloux de l'amitié dont les autres nations iroquoises nous recherchent, la veulent empêcher par toutes sortes de Moyens ».⁽¹¹⁾ Cet incident ne décourage pas les Tsonnontouans qui envoient en janvier une ambassade de dix personnes qui offre vingt-et-un présents. Ceux-ci demeurèrent en Nouvelles-France. Leur chef, un des grands sachems iroquois, se rend aux Trois-Rivières pour la chasse. Il est tué d'une balle; les pistes des Agniers sont découvertes autour du cadavre. On croit un moment que le meurtre va conduire à une guerre entre les « Sinèkes » et les Agniers, car les Tsonnontouans ne pardonnent pas facilement.

(10) *Relation*, 1656, p. 14.

(11) *Relation*, 1657, p. 3.

Toutefois, ils sont encore engagés dans leur conflit avec les tribus indiennes du Michigan.

Après une troisième discussion, avec bien des appréhension, surtout pour conserver la paix actuelle, Lauzon se rallie définitivement à la fondation d'une résidence française en Iroquoisie. Zacharie Dupuis sera le chef civil, le père Le Mercier, le supérieur des Jésuites, cinq pères commenceront les travaux, assistés par deux frères. De nombreux laïcs, des artisans élèveront les habitations, le fort, feront du défrichement. Deux grandes chaloupes sont construites pour les transporter avec des outils, des vivres. Le 17 mai 1656, l'expédition lève l'ancre à Québec.

Toutes ces négociations se font au vu et su de tout le monde. Alors les Agniers, si bien recommandés par les Hollandais, sont au printemps sur le fleuve. Un Huron est tué en aval de Québec. Capturé, l'un des Agniers subit le supplice du feu à l'île d'Orléans. La flottille qui se rend à Onnontaé, rencontrera un puissant parti de trois cents Agniers. Le gouverneur des Trois-Rivières tente de le renvoyer en son pays. Au cours d'un conseil, un chef propose l'alliance des Agniers, des Hollandais et des Français, pour remplacer l'alliance des Français avec les « Sinèkes ». Que le Français « ferme la porte de ses maisons et de ses forts à l'Onnontagué, qui veut être mon ennemi et qui couve des pensées de guerre contre moi ».⁽¹²⁾ Et l'on voit bien que Agniers et Hollandais s'opposent résolument à l'alliance française-sinèkes.

Voilà que trois canots abordent au rivage. L'un d'eux porte un chef onnontagué redoutable; furtivement, les Agniers demandent aux Français de ne pas lui révéler leurs propos. Le parti agnier a posté des gardes sur le fleuve. Croit-il que la colonie huronne va partir pour Onnontaé et veut-il l'intercepter ? Des embarcations françaises passent pendant la nuit, répandent l'alarme à Québec. Ondessonk part tout de suite, se heurte aux sentinelles, est conduit dans un fortin. Il offre dix présents pour que les guerriers retournent en leur pays. Ceux-ci simulent un départ après de longues délibérations, mais ne quittent pas la région. La flotte qui s'en va à Onnontaé avance maintenant. Les lourdes chaloupes sont loin à l'avant. Soudain, les Agniers se précipitent sur l'arrière-garde des canots; ils blessent un frère, lient et garottent des Hurons, maltraitent des Onnontagués, les injurient, « ne pouvant supporter notre alliance avec eux ».⁽¹³⁾ Ils font « paraître une jalousie

(12) *Relation*, 1657, p. 4.

(13) *Relation*, 1657, p. 9.

qui allait presque jusqu'à la rage, de ce que nous voulions habiter parmi ces peuples, ayant un grand intérêt pour leur commerce, que les Onnontagués fussent toujours obligés de passer par leur pays ». ⁽¹⁴⁾ Toutefois, ils ne veulent pas encore entrer en guerre avec les « Sinèkes » et quand les chaloupes retournent avec leurs Français, ils s'humilient, s'excusent, libèrent les prisonniers, bien que cette entreprise avec le temps « serait leur ruine », ⁽¹⁵⁾ comme dit Marie de l'Incarnation.

Les Agniers veulent détruire l'alliance française-sinèkes, mais faute d'y réussir, ils se rejettent sur un autre objectif qui leur tient aussi à coeur. Quand l'expédition a passé, ils attendent la nuit du 19 au 20 mai qui est particulièrement obscure et se laissent glisser au courant, jusqu'en dessous de la bourgade huronne de l'île d'Orléans. A l'aube, quand les Hurons entrent dans leurs défrichés pour les semailles, c'est l'attaque. Ceux qui résistent sont massacrés, les autres sont capturés. Les chiffres varient, mais ils ont tué à peu près six personnes, en ont capturé environ quatre-vingts. L'ennemi a attaqué trop tôt; de trois à quatre cents Hurons s'étaient rendus à Québec pour la messe. Les Français de Québec ne remuent point, ils ne tirent même pas le canon quand les embarcations passent à proximité du fort avec leurs prisonniers. Des habitations françaises sont pillées. Six de ces Hurons endureront un supplice atroce, les autres seront traités comme des esclaves. L'un d'eux s'échappera à demi brûlé et sera rescapé au lac Ontario par l'expédition d'Onnontaté. Celle-ci rencontrera d'autres Agniers au-dessus de Montréal, mais les Onnontagués les pilleront. Un second parti agnier descend sur le fleuve au mois d'août, mais après l'arrivée de la flottille des pelleteries. Le Bâtard Flamand le commande. La poursuite des Outaouais commence sur le fleuve; mis au courant du danger, ceux-ci lui échappent à plusieurs reprises. Un accrochage se produira sur l'Outaouais, mais qui ne sera pas grave, sauf pour le père Garreau qui sera blessé mortellement. Il s'en allait avec le père Druillettes commencer l'évangélisation de ces régions éloignées et des peuplades du lac Michigan. Ces faits n'intimident pas Ondessonk qui, au début du mois de septembre, se rend chez les Agniers, leur fait des remontrances, tâche d'obtenir un meilleur comportement envers les Hurons, et surtout de replatrer la paix. C'est la

⁽¹⁴⁾ *Relation*, 1657, p. 8.

⁽¹⁵⁾ *Lettres de Mère Marie de l'Incarnation*, II, 198.

jeunesse qui serait la cause de ces malheurs, et Ondessonk empêcherait le départ d'un parti de guerre. Le 5 novembre, Ondessonk est de retour.

A partir de l'automne 1656, s'amorce le morcellement définitif de la colonie huronne. Au moment présent, pour éviter d'autres attaques, celle-ci se promettait tout entière aux Agniers qui sont les plus dangereux pour elle. Quarante Onneyouts viennent réclamer leur part à la fin d'octobre et présentent de nombreux colliers. C'est la seconde fois qu'ils insistent. Comme ces tractations ne sont pas secrètes, les Onnontagués les apprennent. Ils n'entendent pas être frustrés. A la fin du mois d'avril 1657, une centaine de leurs guerriers rôdent sur le Saint-Laurent. Des Agniers sont déjà en Nouvelle-France. Un conflit se pose. Les Hurons se sont promis aux uns et aux autres. Les négociations s'engagent à Québec. Les Conseils se succèdent, des guerriers pillent des colons, des altercations ont lieu. A une date que l'on ne connaît pas exactement, un accord définitif a lieu. Les Hurons du clan du Rocher se donnent définitivement aux Onnontagués; le clan de l'Ours se donne aux Agniers et le troisième clan qui refuse de bouger, se donne à la Nouvelle-France qui l'accepte. A son tour, un parti de cent Agniers vient sur le Saint-Laurent, avec une attitude menaçante, Teharihogen, leur chef, somme Hurons et Français de s'exécuter. Il ne partira pas sans emporter le morceau. Ses gens fabriquent des canots. Le clan de l'Ours doit se préparer, lourd d'angoisse et d'anxiété. Le départ a lieu le 2 juin.

Le 11 juin, le second clan quitte Québec pour Onnontaé, et, ironie suprême, dans trois chaloupes françaises. Il attendra à Montréal. Une quarantaine d'Onnontagués et Tsonnontouans viennent le quêrir dans la seconde partie du mois de juillet. Sept Onnontagués se noient dans les rapides de Lachine. Leurs compagnons sont moroses. Leur part se réduit à une cinquantaine d'âmes, pas plus de dix hommes, surtout des femmes et des enfants. Ils fabriquent des canots, mais pas en quantité suffisante pour tout ce monde, pour les missionnaires en plus, pour les bagages que chacun veut apporter. Le mécontentement règne. Quatre ou cinq Hurons s'enfuient. Le convoi atteint le lac Saint-François. Il passe la nuit sur la dernière île. Poursuivie par les assiduités d'un guerrier, une Huronne a disparu. Ce soir, le 3 août 1657, une seconde Huronne est assommée dans les mêmes conditions. Puis c'est le drame. Sept Hurons sont massacrés, et l'on enlève aux femmes le petit bien qu'elles apportaient. A la demande du père

Ragueneau et des Français terrorisés, un conseil a lieu. Le voyage se continue. Mais les Huronnes seront réduites à l'esclavage, leur vie sera toujours en danger. Six seront brûlées à petit feu dans la capitale de même que des enfants de trois à quatre ans. Une fillette de huit ans, élève de Marie de l'Incarnation, sera massacrée à coups de haches et de couteaux. Un autre parti de cent Agniers séjournera sur le Saint-Laurent pour ramener quelques Hurons qui leur sont encore dus. Un parti d'Onnontagués reviendra plus tard, mais repartira bredouille. Le démembrement est consommé à l'automne 1657. Evidemment, l'événement a excité la mésentente entre les tribus iroquoises; et, à un tel point, qu'en juin 1657, les Agniers s'étaient présentés à Orange afin d'obtenir l'assistance des Hollandais pour fortifier leurs « châteaux », ou bourgades; ils appréhendaient une attaque des Tsonnon-touans, et tout indique que sous ce nom, il s'agissait des quatre tribus supérieures. C'est eux qui, à main armée ou par des négociations, avaient obtenu la part du lion. Inutile de dire que les Onnontagués sont profondément désappointés. A la fin, leur part se réduit à une quarantaine de femmes et d'enfants. L'établissement d'une maison française en leur pays, l'acceptation de missionnaire, le plan d'une bourgade huronne, tout ne leur a servi de rien. De leur côté, les Agniers ne sont pas satisfaits, non plus. Les Français ont joué habilement sur les convoitises des uns et des autres, sur leurs espérances, sur leurs conflits, pour maintenir la paix, pour gagner du temps. Leur réussite est substantielle. Toutefois, ce gain se fait à leurs propres dépens puisqu'ils doivent à la fin consentir à la dispersion de la colonie huronne de l'île d'Orléans qui leur aurait fourni des milices efficaces dans les guerres à venir. Elle ne leur profite guère non plus auprès des tribus iroquoises qui sont mécontentes du partage, surtout les Onnontagués, les « Sinèkes », dont l'amitié donnait de telles promesses, et aurait pu conduire à des relations commerciales. Et, à la fin, on peut dire que les Hurons, qui ont déjà souffert des malheurs horribles, paient le prix de cette période de paix à l'avantage de la Nouvelle-France. Une politique d'adresse au lieu d'une politique de force aboutit à d'étranges résultats.

Une fois terminé le morcellement de la colonie huronne, le danger de guerre redevient imminent. L'atmosphère se modifie dans la capitale iroquoise. Jusqu'à quel point? Les documents sont difficiles à interpréter. On sait que les Onnontagués sont profondément désappointés du côté des Hurons; que, de l'autre, ils ont détruit les Eriés

et très probablement aussi repoussé au-delà du lac Michigan les Miamis, les Illinois, et autres tribus qui les séparaient du même lac. Ils n'ont plus besoin de compter sur la neutralité française en ces régions, ou sur l'assistance des Français en cas de défaites graves. Puis, évidemment, des efforts se font pour terminer le conflit entre « Sinèkes » et Agniers. Par esprit chrétien des missionnaires travaillent à cet accord. Toujours est-il que les rapports des Jésuites se modifient totalement du jour au lendemain. Enthousiastes à un point difficile à croire, optimistes, ils deviennent du jour au lendemain pessimistes et alarmants. En voici un spécimen : « Nous marchons, la tête levée, au milieu des dangers, au travers des injures, des huées, des calomnies, des haches et des couteaux, avec lesquels on nous poursuit assez souvent pour nous mettre à mort ».⁽¹⁶⁾ C'est la contrepartie exacte des récits antérieurs. Et, maintenant, les Français et les missionnaires de Sainte-Marie de Gannata se rendent compte qu'il sont profondément engagés en territoire ennemi; ils peuvent se défendre pour un temps dans leur fort, mais leur position est extrêmement dangereuse. Il est difficile de ne pas aboutir à la conclusion suivante : les Français ne connaissent pas assez profondément les Iroquois, surtout les « Sinèkes »; ils comprennent mal les facteurs de leur politique, leur mentalité, leur démocratie. Ils ne savent pas les pénétrer, les comprendre exactement, atteindre une réalité. Peut-être aurait-il fallu un Frontenac ou un esprit aigu de ce genre. Une compréhension profonde aurait évité les exagérations. Une Nouvelle-France, plus forte, plus décidée, plus lucide, aurait probablement conclu, contre les Agniers appuyés par les Hollandais, une alliance solide avec les « Sinèkes »; alliance dont la base commerciale était toute prête, et qui aurait été fortifiée par l'installation de la colonie huronne entière dans le pays des Onnontagués. Mais il aurait fallu agir tout de suite, à fond, et mettre au défi les huit cents guerriers agniers. Il aurait fallu aussi travailler à l'établissement d'une paix solide entre les « Sinèkes » et les tribus de l'ouest qui dirigeaient les flottilles de fourrures vers la Nouvelle-France. Une politique de ce genre reste possible encore pendant quelques années, car les documents hollandais prouvent que les relations furent encore mauvaises pendant quelques années entre les Agniers et les quatre tribus iroquoises supérieures. La lézarde profonde apparue en 1653, ne se cimentera pas tout de suite. Faute de connaissances précises, exactes, de force aussi, la

⁽¹⁶⁾ *Relation*, 1657, p. 56.

politique française ne fut pas lucide, ordonnée, décidée. Et il semble certain que le petit groupe de Hurons accordé aux Onnontagués fut un revers sérieux pour le parti pro-français d'Iroquoisie, surtout de la capitale, qui vit le gros de la population se tourner contre lui, pour un temps seulement; car, dans un avenir rapproché, il ne reprendrait pas du tout la guerre à fond contre la Nouvelle-France, et il entraînerait les « Sinèkes » dans une autre tentative d'alliance. Ce parti pro-français, conduit par Garakonthié, serait extrêmement puissant jusqu'à l'expédition de Denonville contre les Tsonnontouans. L'occasion de briser en deux la Confédération iroquoise fut perdue.

A l'automne 1657, les Onnontagués tentent encore de rallier les Hurons demeurés à Québec, de s'excuser pour le massacre d'une partie de ceux qu'ils ont obtenus. Mais évidemment, il est trop tard. La présence de quelques-uns d'entre eux à Québec pendant l'hiver protège la mission de Sainte-Marie. Pour conserver les débris de la colonie huronne, le gouverneur les installe dans le centre de Québec. Mais la situation reste dangereuse. Depuis deux ans en particulier, les partis de guerre agniers et onnontagués se promènent entre Montréal et Québec, séjournent même longtemps, multiplient les dangers d'escarmouches avec les Français, les Hurons, les Algonquins. Ils se conduisent un peu comme en pays ennemi, tuant des animaux domestiques, pillant des maisons, constituant une menace pour les colons. Le voisinage des tribus indiennes entraînait ces conséquences partout. Le 21 octobre, une « assemblée des habitants » décide, « d'un commun consentement⁽¹⁷⁾, que les habitants se défendraient contre les insolences des Iroquois d'en bas et d'en haut, et qu'on ne se laisserait pas voler, ni piller, ni faire aucun acte d'hostilité sous prétexte de paix ». Cette décision était d'une nature assez dangereuse. Hurons et Algonquins obtiennent des autorités françaises, dans le même temps, une permission non moins dangereuse : il leur serait libre d'attaquer n'importe quel groupe d'Iroquois, ou de se défendre; toutefois, il ne serait pas à propos de le faire près des habitations françaises; à la vue de ces habitations, les Français pourraient défendre les Hurons et les Algonquins. Les Français n'attaqueront pas les premiers et ne rompent pas la paix, les premiers. Evidemment, cette politique était d'une gravité exceptionnelle et aurait dû être portée tout de suite à la connaissance des tribus iroquoises, surtout des « Sinèkes ».⁽¹⁷⁾ Mais la Nouvelle-France était déjà entrée dans la période

(17) *Journal des Jésuites*, p. 221.

des fausses rumeurs. Inutile de dire que les Algonquins et les Hurons, toujours mal protégés par les traités de paix entre Nouvelle-France et Iroquoisie, souvent sacrifiés comme les Hurons, n'avaient plus qu'une idée, soit obscure, soit nette : amener une rupture de la paix, embrouiller les affaires, par des rumeurs et des nouvelles de tous genres, susciter les incidents. Aussi, on peut dès lors prendre pour acquis que les décisions prises plus haut aboutiraient à une guerre avec les Iroquois, avec toutes les tribus. Il ne semble pas que l'on ait compris, en Nouvelle-France, la gravité de ces faits. Un état de tension, d'inquiétude et de nervosité règne tout de suite.

D'ailleurs, tout se brouille sans tarder. Les Onneyouts qui n'ont pas obtenu de Hurons, se vengent. Une trentaine d'entre eux descendent dans l'île de Montréal. Quelques-uns se rendent à la pointe Saint-Charles, prennent un repas chez un colon. Après, ils tuent Nicolas Godé, Jacques Noël, Jean de Saint-Père, dont ils emporteront la tête qui deviendra célèbre. Pendant longtemps, on ne saura qui a fait le coup de sorte que les soupçons se porteront sur toutes les tribus. Cette affaire est au fond des difficultés des prochains mois.

Maisonneuve fait arrêter un Onnontagué qui chassait autour du fort et vivait avec les Français. La nouvelle parvient à Québec et le gouverneur donne l'ordre d'arrêter tous les Iroquois qui sont en Nouvelle-France. Aux Trois-Rivières, onze à douze Agniers sont emprisonnés. Puis, comme les Algonquins ont la permission de guerroyer, ils tuent un Onnontagué, et un second est arrêté à Montréal. Comme en 1645, c'est le jeu des prisonniers qui commence. La paix se maintient par les Iroquois que l'on détient dans les prisons. Mais c'est aussi un état de guerre larvée. Le gouverneur envoie deux Agniers en leur pays pour expliquer l'affaire et savoir qui a commis les meurtres de Montréal. Pour le même motif, Maisonneuve renvoie l'un des deux Onnontagués en son pays. Celui-ci révélera que les Algonquins ont reçu la permission de faire la guerre aux Iroquois. D'autres lettres pour Sainte-Marie de Gannata ne parviendront pas à destination. Trois délégués agniers arrivent le 31 janvier, mais ils apportent des lettres pessimistes du père Simon Le Moine qui passe l'hiver en leur pays. Les Agniers ont l'intention d'entrer en guerre contre les Français, les Algonquins, les Hurons. Une bande viendrait à Tadoussac, une autre bande irait dans les alentours du Sault Sainte-Marie. Les Iroquois sont en train de se réconcilier maintenant, car toutes les tribus réprouvent l'arrestation d'un bon nombre des leurs

au Canada. Le père Ragueneau parle dans le même sens, ajoutant que la Confédération projette maintenant une guerre implacable contre les Français. Les trois délégués agniers tentent de négocier, en plusieurs conseils, au mois de février. Ils ne veulent pas révéler à quelle tribu appartiennent les meurtriers de Godé, Saint-Père et Noël. Le gouverneur est menaçant, le chef des Algonquins aussi. Ils ne parlent que de fourberie et de perfidie iroquoises. Aucun prisonnier n'est rendu. Dans le même temps, les Français établis près d'Onnontaé reçoivent de leurs amis l'avis que la situation est dangereuse. Ici encore, on parle de la réconciliation des tribus iroquoises et d'un projet de guerre général contre la Nouvelle-France. Les arrestations auraient excité la colère de tout le monde. On aurait même parlé d'une attaque contre la résidence française. Dans quelle mesure, ces nouvelles et rumeurs étaient exactes ? N'exerçait-on pas un chantage sur les Français d'Iroquoisie pour obliger ceux de la Nouvelle-France à libérer les prisonniers ? Ne soulevait-on pas le spectre d'une guerre générale pour les mêmes fins ? C'est fort possible. Mais redoutant le pire, les Français d'Onnontaé décidèrent de s'évader par adresse, ils exécutent leur projet, détruisent une initiative qui semblait au début pleine de promesses. On peut discuter à l'infini sur cette question. La conduite subséquente des Onnontagués indiquerait peut-être que ce fut une erreur et que le danger n'était pas si considérable qu'on l'avait cru. Toujours est-il que les Français de Sainte-Marie atteignent Québec le 23 avril. « . . . De blâmer ou d'approuver leur retraite, ce n'est pas à moi », écrira M. d'Argenson. « Eux seuls en peuvent être les juges. Il faut croire ceux qui en sont revenus . . . » Mais le coût de cette aventure pèsera lourdement sur les finances canadiennes.

Le gouverneur général et Maisonneuve prennent des mesures de précaution. Des rumeurs de guerre, de partis ennemis, circulent sans fin. La paix se meurt, elle ne mourra pas tout à fait tant qu'il y aura des prisonniers iroquois en Nouvelle-France. Ondessonk revient avec trois nouveaux ambassadeurs agniers, mais d'un autre côté, les Algonquins ont scalpé un Agnier. Des négociations recommencent. Les Agniers plaident que n'ayant pas tué Godé et ses compagnons, ils n'ont jamais rompu la paix, et que les prisonniers de leur nation doivent être libérés. Maisonneuve en relâche deux à Montréal. A Québec, Ondessonk semble les appuyer. Le 24 mai 1658, le gouverneur remet quelques prisonniers agniers pour avoir

ramené Ondessonk. Il ne règle pas la question de fond : il invite les grands chefs agniers à venir au pays pour terminer cette affaire. A la fin, les délégués avouent que ce sont des Onneyouts qui ont tué Godé et ses compagnons. On s'en doutait un peu. Comme d'habitude, les Français veulent profiter de l'avantage de détenir des captifs pour forcer une paix générale et universelle. Mais c'est une politique qui a ses revers. Une bande d'Onneyouts vient capturer trois colons aux Trois-Rivières : Adrien Joliet, Fouquet, Christophe. Elle est moins heureuse à Montréal : un Onneyout est tué, et par vengeance, Fouquet est brûlé sur les lieux mêmes. M. d'Argenson arrive, des Iroquois attaquent des Algonquins en pleine ville de Québec. Une Algonquine est déjà morte, une autre tue son assaillant, une troisième mourra de ses blessures. Des battues organisées dans les alentours ne donnent rien. Pendant que le gouverneur remonte le fleuve avec une flottille, une vingtaine d'Agniers descendent à Québec. Ils capturent, au Cap-Rouge, deux Français qui s'échappent ensuite. Ils incendient une maison, se saisissent d'un Huron, dispersent un troupeau. Revenant aux Trois-Rivières, ils blessent un Français. Puis dix d'entre eux se présentent au fort à titre d'ambassadeurs, mais sont aussitôt mis aux fers. Il est à peu près sûr que pour être sur un pied d'égalité dans les négociations, les Agniers ont voulu se procurer des prisonniers français. Toutefois, la présence d'un chef bien connu, la Grande Cuiller, parmi les captifs des Trois-Rivières, semble indiquer que l'on avait arrêté des ambassadeurs. D'ailleurs, le 6 septembre, au cours d'un conseil à Québec, ces gens jouent le rôle de délégués officiels de leur pays. La Grande Cuiller parle : « C'est un grand homme bien fait, hardi, vaillant, fourbe, éloquent, railleur ».⁽¹⁸⁾ Il discourt avec habileté; le gouverneur, avec force. Celui-ci enverra de nouveau deux des Agniers présents pour convoquer les sachems à venir négocier à Québec. Il veut que les Agniers forcent les autres tribus à venir négocier en même temps une paix générale. C'est beaucoup demander, et en un temps où les tribus s'entendent mal entre elles. Ils devront ramener aussi tous les Français prisonniers en Iroquoisie. Puis au début de septembre, un autre événement malheureux se produit à Montréal. Seize guerriers onnontagués se seraient mis à l'affût autour des défrichés. Après un échange de coups de feu, les Français crient aux ennemis de ne pas craindre, qu'un des leurs est dans le

(18) *Relation*, 1648, p. 18.

fort. Quand ces gens s'approchent, deux Onnontagués sont tués, onze sont capturés. Le jeu des prisonniers continue à jouer en faveur des Français, mais évidemment, en irritant à tour de rôle les diverses tribus iroquoises. Il semble bien que l'on aurait dû traiter les Onnontagués avec plus de diplomatie. Et d'autant plus que le lendemain même, Garakonhié arrive avec une ambassade de paix pour libérer Joliet et Christophe. Il apporte de nouveaux présents. Les Onnontagués, dit-il, n'ont aucune part dans le meurtre de Godé et de ses compagnons. Il offre des colliers pour que l'on oublie cette affaire. « Je désire que tu me dises un bon mot . . . Reviens en mon pays, pour m'y apprendre à prier Dieu, comme tu faisais ». Il veut renouveler l'alliance des Français et des « Sinèkes ». Les Français ne devraient pas permettre aux Algonquins de faire la guerre aux Onnontagués. Les négociations sont longues, importantes, Ondessonk s'en mêle de la part des Jésuites qui caressent l'espoir de retourner à Onnontaé. Pour Garakonhié, les Français manifestent beaucoup de sympathie. Le père Chaumonot vient de Québec le 19 septembre pour lui offrir des présents. Le gouverneur le remercie pour la libération de deux Français qu'il a probablement rachetés à une autre tribu. Maisonneuve est rempli de considération pour lui. Mais il ne libérera que deux Onnontagués, et il convoquera les grands sachems de cette tribu à se rendre aux Trois-Rivières, où aura lieu le grand conseil avec les Agniers. Les missionnaires ne retourneront pas en Iroquoisie à moins que de petites Iroquoises ne viennent étudier auprès des Ursulines où elles seraient de véritables otages qui répondraient de la vie des Français en Iroquoisie. Depuis quelques années, c'est ce que l'on demande continuellement aux Iroquois qui ne s'exécutent pas malgré des visites au monastère de Marie de l'Incarnation. Les Français voient aussi dans cette condition un moyen de maintenir plus sûrement la paix, car les sachems expliquent toujours les meurtres commis en Nouvelle-France par le fait que les jeunes guerriers ne leur obéissent point et n'observent pas les directives des Anciens. A la fin, l'ambassade de Garakonhié ne replâtre pas à fond l'alliance si précieuse de la Nouvelle-France et des « Sinèkes ».

Et les incidents continuent. A la fin du mois de septembre 1658, des Français se saisissent au-dessus des Trois-Rivières de cinq prisonniers onneyouts parmi lesquels se trouvent les assassins de Godé et de ses compagnons à Montréal. Un Français avait été blessé, trois Onneyouts tués. L'un des prisonniers est renvoyé dans son pays avec

une invitation adressée aux sachems de sa tribu de se présenter au grand conseil des Trois-Rivières. De sorte que vingt-et-un Iroquois sont détenus en Nouvelle-France. Mais onze Onnontagués s'échapperont de la prison de Montréal le 19 octobre. Par contre, trois nouveaux Agniers sont capturés à Québec à peu près dans le même temps. Et alors les Agniers capturent quatre Français aux Trois-Rivières, au début de novembre, et quatre Français au lac Saint-Pierre. En août et en octobre, les sachems agniers se rendent à Orange pour demander aux Hollandais de les aider à conclure la paix avec la Nouvelle-France : ils veulent remettre des prisonniers français, obtenir la libération de leurs propres captifs, ils sollicitent des lettres de créance et qu'un Hollandais les accompagne. Ils obtiennent tout cela et arrivent à Québec le 20 novembre avec un soldat du nom de Louis Begyn (Bégin). Ils ramènent les Français qui viennent d'être faits prisonniers aux Trois-Rivières. Le chef de la délégation est encore Teharihogen. De nouveau, d'importants conseils ont lieu. Les protestations de paix fourmillent. Chacun abhorre la guerre. Avec le résultat final que les prisonniers sont remis, sauf quatre Agniers, et que d'autres délibérations auront lieu au printemps au pays des Agniers. Le 26 novembre, on dirait que le vieux traité de 1653 est de nouveau en force. Enfin, le 1er avril 1659 se présentent à Québec trois grands ambassadeurs onneyouts chargés de vingt-quatre présents, qui viennent enfin régler à fond le meurtre de Godé et de ses compagnons à Montréal, qui est pour ainsi dire à l'origine des mauvaises relations entre la Nouvelle-France et l'Iroquoisie depuis qu'il a été commis. Pour cette raison, il a dans l'histoire de cette période une importance énorme. A partir de ce moment, les autorités françaises arrêtent des Iroquois de toutes les tribus, particulièrement des « Sinèkes », les mécontentant toutes, les irritant toutes, oubliant même qu'il faudrait accorder un traitement spécial, du moins aux Onnontagués. Le gouverneur en oublie la raison commerciale pour laquelle les « Sinèkes » auraient voulu établir des relations avec la Nouvelle-France. Enfin, il s'engage dans la politique des prisonniers qui excite les Iroquois à capturer à leur tour des prisonniers français, mais qui évidemment maintient une paix précaire et agitée. Les Onneyouts présentent des cadeaux pour que les meurtres de Montréal soient enfin oubliés. Ils renouvellent la paix. Ils invitent les Français à envoyer des délégués tout de suite au grand conseil du pays des Agniers. Le gouverneur répond : « Si tu avais reconnu ta faute plus tôt, nous n'aurions pas

vu tant de brouilleries, et les Pères encore à Gannentaa, et tes gens n'auraient pas été emprisonnés . . . »⁽¹⁹⁾ Enfin, le 7 mai 1659, le père Simon Le Moine se met en route, avec une délégation, pour le pays des Agniers où doit se conclure une grande paix générale. Mais déjà en juin, une bande d'Agniers conduite par le Bâtard Flamand erre sur le fleuve. Surveille-t-elle l'arrivée d'une flottille des fourrures ? Des incidents se produisent. Vers le 26, trois Français des Trois-Rivières, qui chassaient au lac Saint-Pierre, deviennent captifs des Onnontagués. Antoine Desrosiers se libérera au lac Ontario et reviendra; l'un de ses compagnons sera brûlé à Onnontaé, l'autre remis en liberté. Le 3 juillet, Ondessonk revient de l'Iroquoisie. Il semble que la paix générale ait été conclue, bien qu'il n'y paraisse guère. D'autres conseils ont lieu. Deux autres Agniers sont libérés. Toutefois, deux Onneyouts demeurent en captivité tant que les prisonniers français des Trois-Rivières ne seront pas libérés. « Je t'assure, dit un orateur, que désormais on n'entendra plus le bruit de ma hache en ces quartiers, que la terre ne sera plus ensanglantée . . . » En juillet, il semble que la paix de 1653 va enfin durer sans les alarmes continuelles. Mais le gouverneur n'a pas cet optimisme. Les Iroquois, dit-il, ont voulu obtenir la libération de leurs prisonniers. Les Agniers étaient assez mal disposés envers les délégués français qui sont allés dans leur pays, et s'ils n'avaient pas subi, un peu plus tôt, des revers sérieux dans une attaque contre les Mascoutins, au lac Michigan, ils auraient été redoutables. Il clôt sa lettre du 4 août, en disant que des Iroquois viennent de tuer trois Algonquins qui accompagnaient une petite flottille de pelleteries venue de l'*hinterland* québécois. Une Montagnaise est tuée à Tadoussac. Un combat a lieu aux Trois-Rivières entre des Français unis à des Algonquins et des Agniers. Quatre de ces derniers sont tués, une dizaine blessés, un Français est blessé. A la fin d'août, des Algonquins reviennent avec neuf « scalpes » d'Iroquois tués au-dessus de Montréal. Puis soudain, les Agniers sont plus heureux et capturent huit Français dans les alentours des Trois-Rivières à la fin du mois d'août. Les deux derniers prisonniers iroquois s'échappent. En novembre, Guillaume Routier est blessé et fait prisonnier au Cap-Rouge. Des Algonquins se rendent au pays des Agniers, tuent deux hommes et capturent un jeune garçon. Enfin, la petite guerre a recommencé. Durant cette longue période de

(19) *Journal des Jésuites*, p. 254.

paix, les Iroquois de toutes les tribus ont pris l'habitude de venir sur le fleuve en groupes plus ou moins nombreux, soit pour chasser, soit pour surveiller les mouvements des flottes de fourrures, soit pour négocier. Ces jeunes guerriers ne résistent guère à la tentation de faire le coup de feu contre les Algonquins, les Hurons, ou les Français, ou de faire des prisonniers. C'est ce fait qui occasionne des incidents sans nombre et des accrocs aux traités de paix. Et maintenant, il n'y a plus moyen d'arrêter ces promenades. La Nouvelle-France n'a pas de forces suffisantes pour policer le fleuve. Le gouverneur a proposé un moyen : dans le même temps, il y aurait des missionnaires en Iroquoisie, et des Iroquois au Canada, de sorte que chacun des deux partis aurait des otages entre les mains. Mais l'arrangement n'a jamais été définitivement conclu, ni celui de placer de petites Iroquoises chez les Ursulines.

Enfin, à la fin de cette année 1659, les Agniers s'attendent à une invasion de leur pays par une armée française; ils courent à Orange pour obtenir de l'assistance afin de remettre leurs palissades en bon état. Ils obtiennent des munitions pour se défendre. Dans le même temps, la Nouvelle-France commence à craindre une invasion iroquoise. Dans les deux cas, ce sont des Hurons qui donnent naissance à ces nouvelles et répandent l'épouvante dans les deux pays.

Naturellement, en cette veille de la bataille du Long-Sault, à la perspective d'une invasion de la Nouvelle-France, s'ajoute un autre fait indéniable, celui de la désorganisation économique de la colonie. Durant la paix de 1653-1660, il est sûr que les Iroquois ont chassé de la péninsule du Michigan toutes les tribus indiennes qui l'habitaient. En détruisant les Hurons, les Neutres, ils avaient acquis la province d'Ontario comme terrain de chasse, et maintenant, ils viennent d'y ajouter une autre province, à l'ouest. Jamais ils n'ont caché aux Français le but de leurs expéditions, ou les noms des tribus qu'ils attaquaient. Enfin, quelques courses à la Baie Verte ou dans les environs du Sault Sainte-Marie, tendaient directement à tarir à leur source les flottilles de fourrures qui s'organisaient dans ces régions pour descendre à Québec. Dans les négociations entre Iroquois et Français, il n'est question qu'une fois de ce fait de grande importance, ou de la protection des peuplades amies de l'ouest. Pourtant, ces raids à grande distance des Iroquois, étaient efficaces. En 1659, il ne vient que six canots des pays d'En-Haut. L'an précédent, aucune flotte importante n'était descendue. Les fourrures s'accumulent au

Sault Sainte-Marie. De l'autre côté, la Nouvelle-France est littéralement en train de mourir d'inanition parce qu'elle ne les reçoit pas. Les lettres du gouverneur à cet effet, durant la dernière partie de l'année 1659, sont révélatrices. Les finances de la Nouvelle-France sont détruites. Puis il est sûr que les Iroquois sont continuellement aux aguets pour découvrir cette flotte des fourrures et l'intercepter, qu'il y ait paix ou non. C'est ce qui expliquerait la présence sur le fleuve, durant cette période, de partis de guerre importants, de partis souvent commandés par le Bâtard Flamand, certainement le meilleur chef de guerre de l'Iroquoisie. Une surveillance continue s'exerce.

Aussi, pour l'historien, le fait dominant de cette fin d'année 1659, est certainement le suivant : Les peuplades du lac Supérieur et du lac Michigan, ont un besoin criant de marchandises françaises dont elles sont privées depuis quelques années. Elles organisent, pour l'an 1660, une flotte de fourrures d'une importance énorme. Elle sera armée pour se défendre en cours de route, de nombreux guerriers l'accompagneront. Elle partira avec l'intention ferme de forcer le passage. De l'autre côté, la Nouvelle-France le sait et l'attend avec autant d'impatience qu'un mourant qui espère la transfusion de sang qui le sauvera. Cette image exagère à peine la réalité. Que les tribus iroquoises aient ignoré que l'envoi de pelleteries s'organisait et se préparait dans les alentours du Sault Sainte-Marie, il ne faut le croire en aucune façon. Dans ce monde indien, les secrets n'existaient guère, et les renseignements se transmettaient vite. Tous ces événements expliqueraient la permission de sortir du fort que Maisonneuve accorde à Dollard et à ses compagnons, leur présence au Long-Sault, la présence sur l'Outaouais d'un corps important de guerriers onnontagués et autres, l'arrivée rapide d'un second corps de guerriers agniers, cet accrochage mémorable au Long-Sault où quelques Français tinrent tête longtemps au plus important assemblage de troupes iroquoises qui se hasarda jamais en Nouvelle-France.

Evidemment, cette version manque de documents historiques directs, bien qu'elle se profile continuellement à l'horizon; au contraire, l'autre, celle d'un projet d'invasion de la Nouvelle-France, repose sur de nombreux textes. Il est assez probable que les deux aient convergé d'une façon demeurée secrète pour produire la bataille acharnée du Long-Sault, où, d'une façon ou de l'autre, il s'agissait certainement de sauver la Nouvelle-France aux abois. Pour

la maintenir en vie, il fallait que la flotte des fourrures réussisse à passer en 1660, et elle réussit à le faire, d'une façon magnifique, quelques semaines plus tard, en culbutant sur son passage des groupes iroquois apostés.

Léo-Paul Desrosiers.